

Sortir de ce qui nous enferme pour laisser jaillir la vie

L'important « n'est pas de savoir si nous vivrons après la mort, mais si nous serons vivant avant la mort ».

Maurice Zundel

Que se passe-t-il au moment de l'Annonciation ? Un ange vient indiquer à une jeune femme la survenue d'événements pour le moins déroutants. Marie va devenir enceinte sans que son fiancé n'y soit pour quelque chose, situation embarrassante s'il en est. Or l'ange de l'Annonciation, comme celui qui visitera Joseph plus tard, indiquent une clé de lecture toute différente aux deux fiancés. Dans cette grossesse apparemment malvenue on peut discerner les traces d'un agir divin tout à fait extraordinaire. La surprise de la grossesse de Marie peut donc être lue de deux manières :

On peut y voir un événement dont on va rechercher, le *pourquoi*, le *comment*. Cette causalité problématique (qui est le père ?) va conditionner le déroulement de l'histoire (Joseph veut répudier Marie). Autrement dit, l'histoire de Marie et de Joseph ne peut plus continuer parce que les conditions que l'on considère comme nécessaires pour commencer une vie de couple ont été perturbées et ne sont plus présentes. Cela renvoie d'une manière générale à toutes ces fois où nous considérons que les conditions de nos vies telles que nous les interprétons nous enferment, nous lient et nous empêchent d'avancer dans la vie.

Mais l'ange s'attarde peu sur la cause de la grossesse, il parle principalement au futur indiquant ce que sera cet enfant. Il pousse le regard de Joseph et Marie vers l'avant, vers ce qui va arriver *à partir de là*. Il ne s'agit plus alors de se demander si les conditions sont suffisamment bonnes pour que nous acceptions d'avancer dans l'histoire, il s'agit, étant pris dans le dynamisme de cette histoire, de savoir ce que nous allons pouvoir en faire avec Dieu.

C'est ce changement de regard que je vais tenter de décrire en trois temps empruntés à la pratique médicale. Il y a d'abord le *diagnostic* qui nous conduit soit à la poursuite possible du chemin, soit à l'impasse de l'absurde. Le chemin s'il continue cherche à sortir de la situation problématique, c'est alors temps du soin, de la *thérapie*, le moment où l'on verse de l'huile et du vin sur la blessure, où on la panse. Temps de la

patience, dans l'attente du troisième temps, celui de la *guérison* qui, plus que la disparition des symptômes, est la réouverture à la liberté et à la joie sous l'action de la grâce guérissante.

Voir l'illusion, le lien, l'absurde, la souffrance

Les anges-messagers des débuts des Evangiles disent notre incapacité presque constante à poser le bon diagnostic sur notre réalité. Nous prenons alors de fausses voies et nous égarons dans des lieux mortifères où nous cherchons en vain la vie. Ces égarements sont de deux types : l'illusion et le désespoir.

L'illusion est liée à la surestimation de nos capacités, avec le danger d'être inévitablement rappelés à nos insuffisances.

Tu dis : « Je suis riche, je me suis enrichi, je ne manque de rien », et tu ne sais pas que tu es malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu !

Le désespoir vient de notre regard obnubilé par ce qui nous lie et qui est incapable de voir la Vie présente malgré tout. Un spirituel byzantin, Syméon le Nouveau Théologien décrit la vision désespérante que l'homme peut avoir de lui-même si son regard n'est pas réorienté par la lumière divine :

*Avant que brille la lumière divine,
je ne me connaissais pas moi-même.
Me voyant alors dans les ténèbres et en prison,
enfermé dans un borbier,
couvert de saleté, blessé, ma chair enflée*

L'illusion et le désespoir amènent à la mort en masquant le chemin de la Vie. Le fait d'en prendre conscience nous pousse à nous interroger sur notre situation présente, à nous demander ce qui nous illusionne mais aussi ce qui nous lie et nous enferme.

Nous voir avec lucidité, c'est reconnaître ces liens qui nous emprisonnent. Or ce qui nous lie, c'est ce qui nous empêche de vibrer, d'entrer en résonance, comme un tissu empêche une cloche ou une corde de vibrer pleinement. Nous sommes alors dans l'absurde c'est-à-dire, suivant l'étymologie, ce qui rend un son sourd, ce qui sonne faux, ce qui dissonne et donc ce qui n'est pas en harmonie, ce qui ne vibre pas.

Voir la souffrance qui fait partie de nos vies

La souffrance surgit dans son sens le plus profond quand nous sommes confrontés avec la finitude et l'imperfection du monde. Elle casse alors nos illusions de toute puissance et de perfection.

Avancer dans la vie implique un frottement au monde comme quand on avance sur un chemin rocailleux avec des cailloux sur lesquels on se blesse, ou alors, utilisant l'image de la Genèse, c'est comme marcher sur un terrain rempli d'épines et de chardons.

Dans le déploiement notre existence tout ne se passe pas comme prévu. Il y a de la résistance. C'est de cette résistance du monde qui nous écorche, de la résistance de la matière épaisse que vient la souffrance. On pourrait alors penser qu'il vaudrait mieux s'arrêter d'avancer pour éviter toute blessure, mais la médecine nous dit que l'immobilité blesse elle aussi et produit d'autres blessures, les escarres.

Il nous faut donc inévitablement progresser dans ce chemin difficile, nous frotter au monde et en être meurtri. La souffrance de cette marche doit être considérée comme faisant partie de notre être de chair et de sang.

La souffrance précède l'homme

L'Ecriture nous montre à plusieurs reprises cette inévitabilité de la souffrance. Dès que nous venons au monde elle est là, comme l'expriment dramatiquement Job ou Jérémie :

Job – Périsse le jour qui me vit naître et la nuit qui a dit : « Un garçon a été conçu. » [...] Cette nuit-là, qu'elle soit stérile, qu'elle ignore les cris de joie ! [...] Car elle n'a pas fermé sur moi la porte du ventre, pour cacher à mes yeux la souffrance. Pourquoi ne suis-je pas mort au sortir du sein, n'ai-je pas péri aussitôt enfanté ?

Jérémie – Pourquoi donc suis-je sorti du sein, pour connaître peine et affliction ?

La souffrance est déjà là avant que Job ou Jérémie n'arrivent dans le monde. En naissant, ils entrent dans une existence indissociable du mal. La souffrance est notre lot à tous. Il n'y a pas une population normale sans souffrance et quelques malheureux qui sont frappés. La souffrance est une condition partagée.

Dès le début de notre existence, nous sommes dans le *subir*, du fait d'être là dans le ventre de notre mère, puis d'être nés, d'être jetés dans un monde plein d'épines et de ronces.

Si difficile qu'elles puissent être, la souffrance, la maladie, la vieillesse et la mort, ne nous tombent pas dessus à l'improviste, choisissant certains d'entre nous au hasard, mais elles font partie de nous. Elles sont de ces limites qui étaient là et que, pour un moment, nous avons oubliées. Soudain elles deviennent visibles. Cela ne console pas bien sûr de la difficulté, mais peut-être y a-t-il déjà là une voie ouverte pour nous amener à considérer la possibilité d'un vivre-avec le *subir*.

Le temps de la patience

Saint Thomas décrit la patience comme la vertu qui « préserve l'âme d'être accablée par la tristesse ». Cette tristesse, dont protège la patience, c'est celle du *subir*, celle de l'être et de la *maîtrise* contrariés. Pour la prévenir, il nous faut renoncer à la prétention à être et nous ouvrir à la *vie donnée* (et donc reçue) *en excès* selon la promesse divine.

Celui qui refuse cela, l'*impatient*, refuse le *ne-pas-encore-être*, il veut *être-déjà*, être tout-de-suite, il veut maîtriser les choses et le temps, donner l'ordre aux choses et aux événements, de se conformer à son désir. Ce qui n'arrive bien sûr pas et l'homme de l'impatience se débat et s'emmêle toujours plus dans ses liens.

L'endurer

Le temps de la patience n'est pas un temps de passivité pure. Même pour rester là, dans la souffrance et le désarroi, sans que rien ne se passe, il faut faire quelque chose. Pour ne pas être anéanti, pour pouvoir envisager de restaurer les capacités d'être, il faut *endurer* la souffrance. C'est-à-dire qu'il faut agir pour ne pas se laisser envahir par elle. Il s'agit de rester à flot, de découvrir la petite flamme qu'il y a dans toute vie, flamme à protéger et à raviver soi-même ou avec l'aide d'autrui.

Ceci est extrêmement important pour le mouvement que nous sommes en train de décrire. Le mouvement vers la liberté et la joie part de cette capacité d'être, même dans le dénuement le plus total que décrit le philosophe Paul Ricœur. Pour lui cette *capacité d'être du plus faible* est même le *cadeau* que celui-ci fait à celui qui l'approche.

affecté par tout ce que l'autre souffrant lui offre en retour. Car il procède de l'autre souffrant un donner qui n'est précisément plus puisé dans sa puissance d'agir et d'exister, mais dans sa faiblesse même.

Comme si on était plongé dans l'obscurité

Etre lié, être dans l'absurde, dans l'impasse, c'est comme être plongé dans l'obscurité, dans la nuit, avec cette angoisse d'une lumière qui pourrait ne jamais revenir. La question est alors celle du statut de cette obscurité. Le désespoir se dit qu'elle va durer toujours et même qu'elle va se densifier de plus en plus. Comment sortir de cet enfermement mortifère ?

Différencier les ténèbres de la nuit

On pourrait éviter le désespoir ou en sortir en sachant reconnaître la différence fondamentale qu'il y a entre les ténèbres et la nuit.

Les ténèbres sont une *obscurité cosmique*, fondamentale, l'obscurité du néant, du chaos primitif où Dieu même ne se trouve pas. On n'y connaît pas ses merveilles, on ne le prie pas et on ne le loue pas. Plusieurs fois la Bible rappelle comme par exemple dans le psaume 88, 13: *Connaît-on dans les ténèbres tes miracles, et ta justice, au pays de l'oubli ?*

La nuit, elle, est une *obscurité physique*. Ce qui manque dans les ténèbres c'est la lumière de Dieu alors que la nuit n'est que privation de la lumière du jour. Elle n'a donc pas cette radicalité désespérante des ténèbres. Même si elle est un temps difficile, un temps d'épreuve et d'incertitude, le temps de la patience, la nuit reste un temps où l'on peut espérer, prier et louer Dieu.

Surtout la nuit est un temps qui n'est pas définitif, elle reste ouverte sur la venue du jour. Il y a alors une piste pour tenir et pour espérer. La nuit n'est qu'une face de la réalité, elle n'est pas le néant présent à tout jamais, mais la réalité qui avance, qui évolue: *Veilleur où en est la nuit ?* Plus encore, dans la Bible, la nuit c'est parfois un temps qui est ouvert même sur la manifestation victorieuse de Dieu. C'est au milieu de la nuit que le Seigneur « sort au milieu de l'Egypte » pour libérer son peuple, c'est au matin de Pâques, que les femmes découvrent le tombeau vide, signe d'une nuit qui a vu la victoire du Christ sur la mort, sur la souffrance et sur la violence des hommes. « *Ô nuit qui nous rend à la grâce !* » chante-on dans l'*Exultet* de la nuit de Pâques.

Prendre conscience que nous sommes dans la nuit et non pas dans les ténèbres, c'est surtout reconnaître la présence de Dieu dans nos chemins d'obscurité, dans nos temps de patience, présence qui transforme les ténèbres désespérées en nuit

ouverte sur la venue du jour: *la ténèbre n'est point ténèbre devant toi, la nuit comme le jour est lumière.*

La libération pour la joie

Si je parle de joie dans la guérison, j'en parle comme d'un état fragile et la plupart du temps temporaire. Il ne s'agit pas de nier les expériences douloureuses du chemin rocailleux, mais de maintenir ouverte une petite porte par où, peut-être, peut entrer la lumière et la Vie.

Ces étincelles de lumière dont nous attendons le surgissement ne surviennent pas suite à une action de notre part, mais elles se dévoilent au moment où l'on accepte la *dé-maîtrise*, le consentement.

Déployer sa liberté à partir du lieu où nous nous trouvons

Ce qui nous empêche d'avancer au-delà de nos liens, c'est de penser que les conditions de la vie sont tellement mauvaises que l'on ne peut rien faire de positif. On attend alors l'illusoire disparition des conditions négatives pour enfin vivre libre.

La question fondamentale est plutôt de savoir ce qu'il est possible de faire à partir des conditions qui nous sont données, si mauvaises soient-elles. Ceci étant basé sur le postulat qu'il n'y a pas de situation d'existence qui soit si négative qu'elle empêche toute agir signifiant.

L'exemple d'Etty Hillesum, jeune juive hollandaise dans la période nazie, est extrêmement frappant. Prise dans la machine d'extermination, elle a dû renoncer à quasiment tous ses projets antérieurs. Et pourtant dans cet univers clos et désespérant elle est capable d'être touchée par la poésie de Rilke ou d'être interpellée par un jasmin poussant sur un mur gris.

[1.7.1942] *Ah oui, le jasmin! Comment est-ce possible, mon Dieu, il est coincé entre le mur lépreux des voisins de derrière et le garage. Il a vue sur le toit plat, sombre et boueux du garage. Au milieu de toute cette grisaille et de cette pénombre boueuse, il est si radieux, si immaculé, si exubérant et si tendre, une jeune mariée téméraire, égarée dans un bas-quartier. Je ne comprends rien à ce jasmin.*

Le socle de la réalité une fois accepté, lui permet de s'ouvrir à d'autres possibles, d'autres naissances. Elle garde suffisamment de liberté intérieure pour se laisser surprendre et interpeller. Avec le temps, elle perçoit avec de plus en plus d'acuité la dimension spirituelle d'où surgit cette attitude, ce qui lui permet de dire:

[29.5.1942] *...je ne suis ni une illuminée, ni une rêveuse, mon Dieu, ni une « belle âme » attardée dans une interminable puberté. Je regarde ton monde au fond des yeux mon Dieu, je ne fuis pas la réalité en me réfugiant dans de beaux rêves – je veux dire qu'il y a de la place pour de beaux rêves à côté de la plus cruelle réalité – et je m'entête à louer ta création, mon Dieu, en dépit de tout!*

La grâce guérissante : une capacité de vivre

Sortir des ténèbres, sortir de l'illusion qui nous enferme et qui nous conduit à l'absurde ne peut se faire sans Dieu. *Celui qui tombe reste nécessairement à l'endroit de sa chute si personne n'accourt pour l'aider à se relever*, dit saint Bonaventure. C'est la tendresse du toucher divin qui nous délie et nous guérit. Écoutons encore saint Syméon :

*Et celui qui m'avait illuminé
touche de ses mains
mes liens et mes blessures ;
là où touche sa main et où son doigt s'approche ...*

Peut-être faudrait-il dire : « là où *je laisse* sa main approcher », parce que Dieu est toujours en disponibilité de tendresse, de baiser ou de caresse. Le refus n'est que de notre fait. Et si alors le refus tombe...

*... aussitôt tombent mes liens,
les blessures disparaissent,
et toute saleté.
La souillure de ma chair disparaît...
si bien qu'il la rend semblable à sa main divine. [...]*

La déliaison n'est qu'une étape, elle permet d'avancer vers la lumière et de retrouver le Père dont on s'était éloigné

*il m'embrasse, il se jette à mon cou,
il me couvre de baisers.*

L'impossible perte de la filialité

L'hymne de saint Syméon évoque ici la parabole du fils prodigue. Ce texte évangélique manifeste avec acuité la tendresse paternelle de Dieu qui jamais n'abandonne l'homme en qui il a mis son image. Ceci signifie qu'il n'y a pas dans l'existence humaine des situations si négatives que l'on puisse considérer quelqu'un comme définitivement perdu et abandonné de Dieu. C'est peut-être cette conviction qui a poussé les clarisses belges de Malone à accueillir Michelle Martin l'ex-femme de Marc Dutroux.

Le fils prodigue, en réclamant sa part d'héritage et en partant vivre sa vie, affaiblit sa relation filiale, il la distend au maximum et pourtant il reste toujours le fils du Père et il reste toujours le frère de l'aîné quoiqu'en pense ce dernier. Affirmer que quoi qu'il fasse, la relation filiale ne disparaît pas nous amène à changer de regard sur le comportement de cet homme. Plutôt que de nous fixer sur ce qu'il fait de mal, ce qui aux yeux de certains aurait dû l'exclure à tout jamais de la famille, il faut partir à la recherche de l'étincelle de vie si affaiblie soit-elle qui lui permet de se sentir encore fils et de dire au plus profond de sa nuit : je vais aller vers mon père. C'est sur cette filialité fragile que la grâce vient se greffer. C'est elle que nous sommes appelés à reconnaître et à renforcer. Si le fils au milieu des pourceaux est encore si peu soit-il fils, la question n'est pas tant de le faire payer pour ses actions passées (ce qui ne veut pas signifier qu'on les oublie) mais de savoir comment faire pour qu'il redevienne plus et mieux fils et frère.

Elle est là la puissance de vie dont nous parlons, la présence du Père qui vient se manifester aux moments les plus difficiles de nos existences. Se demander ce qu'il est possible de faire quand tout semble aller mal passe par cette humilité dans la marche avec Dieu. L'humilité qui nous fait renoncer à notre propre regard, qui nous déconstruit, qui renvoie nos illusions mais aussi nos désespoirs pour nous relever et nous aider à avancer malgré tout.

Alors je te donne un conseil : viens acheter chez moi de l'or purifié au feu, pour devenir riche, des vêtements blancs pour te couvrir et cacher la honte de ta nudité, un collyre pour t'oindre les yeux afin de voir clair.

Thierry Collaud